

JEAN GUERRESCHI

**BÉLARD
ET LOÏSE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SEINS, 2006

AUTRES SEINS, 2007

Aux Éditions Julliard

MONTÉE EN PREMIÈRE LIGNE, 1988 (« Pocket », n° 4444)

Grand Prix de l'humour noir, 1988

Prix François Mauriac, 1988

Prix Roland Dorgelès, 1989

Prix de la Société des gens de lettres, 1989

Prix de l'Union des éditeurs de langue française, 1989

COMME DANS UN BERCEAU, 1990

TRIO GULLIVER, 1995

Aux Éditions Marval

FRANZ KAFKA, 1990 ; photographies d'Alain Fleischer

Aux Éditions Denoël

UN MONDE SANS IRIS, 1999

LA VIE M'AFFAME, 2003

Aux Éditions Opales

JE N'EN REVIENS PAS, 2002

BÉLARD ET LOÏSE

JEAN GUERRESCHI

BÉLARD ET LOÏSE

roman

nrf

GALLIMARD

Et si vous rencontriez demain le grand amour ?
— Je ne pourrais pas l'empêcher.

Thomas Bernhard,
Interview, 11 avril 1979

PREMIÈRE PARTIE

Les corps

VIGILE

Un campus de province fin septembre.

Il est tard. La lumière est haute malgré l'heure.

Un homme pousse la porte de l'immense baie vitrée d'un hall dont le mur du fond est frappé de la lettre H. Il est petit, trapu, le cheveu blanc coupé ras, les yeux d'un bleu très clair. Il s'avance jusqu'au bord de la dizaine de marches de faux marbre qui descend sur le parking. S'y arrête.

Cet homme s'appelle Bélard.

Bélard lève la tête. Le ciel est pâle, rougeoyant vers l'ouest. La température, douce pour la saison, en train de fraîchir.

En chemise, il sent ce subtil décrochement de degré. C'est agréable comme une caresse de draps légers au matin, sauf qu'on est le soir. Il y songe fugacement : on dirait qu'il vient, heureux mortel, d'obtenir le droit de vivre un nouveau jour au bout du jour, en dérogeant in extremis à l'obligation d'en passer par la nuit.

Les pieds engagés dans le vide, il inspire lentement.

Il est heureux de vivre. Même pas. Il est heureux d'être là. D'être encore, à l'âge qu'il a, présent au monde. De l'être

comme il l'est. Avec ce goût intact des choses et des êtres, la même curiosité conservée de l'enfance pour leur étal. Avec cette énergie en réserve où, parce qu'il est devenu plus économe au fil des ans, il se sent en mesure de puiser indéfiniment.

Avec cette incroyablement flottante lucidité.

En treillis et rangers noirs, les vigiles de la société de gardiennage arpentent les couloirs. Ils poussent chaque porte. Secouent celles qui résistent. Annoncent à ceux qu'ils trouvent derrière qu'on va boucler le bâtiment dans dix minutes. On s'étonne. On proteste, pour la forme. Les vigiles ont l'habitude. Ils répètent leur annonce d'un ton égal.

Le plus gradé attend, dans une voiture à gyrophare garée sur le parking du personnel. Il joue nerveusement d'un briquet tempête, qu'il allume et éteint dans un claquement de capuchon métallique, après l'avoir prestement fait tourner entre trois doigts. Il observe d'un air concentré la sortie, dont l'infinie lenteur frise pour lui la provocation, des ultimes étudiants peu enclins à se disperser. Son œil est sans indulgence pour ces jeunes adultes nonchalants, plus favorisés que lui par la naissance ou les rencontres.

Seules les étudiantes conservent quelque grâce à ses yeux. C'est une exemption inavouable et privée dont toutes ne bénéficient pas. Seulement les belles. À défaut les inattendues. Les rares. Les extravagantes.

Celle-ci par exemple. Le chef des vigiles l'observe en train de descendre les marches. Il la regarde intensément.

Bélarde, amusé, observe le vigile. Ce que faisant, l'idée l'effleure que la chose regardée pourrait lui plaire exactement pour les mêmes raisons. Cette dégaine. Ce déhanchement. Cette taille. Il n'avait pas le sentiment qu'elle fût si grande à l'intérieur. Il y fallait le dehors. Peut-être également la rescousse d'un autre œil du même sexe, un œil moins patient et tranquille que le sien.

Cette rescousse inattendue le décille.

Et c'est au moment où Bélarde, pour la première fois, se dit que oui, décidément, cette fille a de belles fesses, que le regard de la jeune femme, franchissant celui du vigile, surprend le sien posé au même endroit.

Bélarde, deviné, se fige. À quoi servirait de dénier? Après tout, la beauté d'une croupe n'est pas d'une nature différente de la beauté d'un visage. (Est-ce bien sûr? Pour les autres il ne saurait dire, mais pour lui, pour l'homme Bélarde, c'est certain.) Si c'est certain, il ne saurait se dérober. C'est un hommage qui lui a échappé, non une injure. Tant vaut le lui faire savoir.

Le professeur laisse son vieux regard se constituer prisonnier sans résistance. Tandis que son sourire devient aussi benêt que celui d'un enfant pris la main dans le sac, il fait le geste d'offrir ses paumes. Un signe bref d'acceptation et de regret.

Au tour de la jeune femme de sourire. Qu'est-ce qu'il est en train de m'avouer là? Qu'il n'y mettra pas les mains? J'aimerais bien voir qu'il essaie!

Ils sont alertés ensemble de ce qui leur échappe.

Lui, du désir contenu dans le geste de s'en défaire. Elle, du souhait qu'il en aille exactement comme dit la formule censée le repousser.

Sa rébellion la fuit si vite qu'elle craint que Bélard ne le voie.

Bélard le voit aussi distinctement qu'il l'espérait.

TOUCHÉ !

C'était hier. Un groupe de travaux dirigés. Les étudiants les préfèrent aux cours magistraux pour un certain nombre de raisons dont la seule qui soit excitante est la proximité physique du professeur.

Bélard se souvient. On approchait de la quatrième heure. Il était en retard sur l'horaire, il allait devoir quémander une demi-heure supplémentaire. En général ils n'aimaient pas ça, surtout le soir. Vrai ou faux, ils évoquaient l'heure du dernier bus. Il les croyait sur parole. Il finissait avec les seuls étudiants qui voulaient bien.

La jeune femme se souvient. On approchait de la quatrième heure. Bélard parlait. Cherchant inlassablement des exemples, reprenant autant de fois qu'il l'estimait nécessaire, c'était usant. Elle l'écoutait pourtant avec attention. Un tel désir de transmettre son désir, elle n'en avait pas rencontré avant le sien, ça la scotchait. Et, tandis qu'il parlait, elle occupait ses doigts avec le mécanisme d'un clic-clac. C'était pure nervosité car elle n'écrivait pas, elle écoutait.

À un moment, le corps de stylo s'est cassé net. Bélard a entendu le clic ! et le ressort l'a frappé en pleine poitrine.

Les tables étaient disposées en arc de cercle. Comme elle était entrée la dernière, elle avait pris la seule chaise libre, la plus proche à droite de Bélard.

Elle ne le regardait pas. Elle regardait ses mains qui parlaient pour lui, qui disaient autre chose que lui, qui étaient comme les mains d'un chef qui orchestre les mots qui sortent d'une bouche. La musique de la bouche de Bélard entraînait en elle par l'oreille, et les mains de Bélard en tempéraient le tempo, quand cette saloperie de pointe Bic lui est partie d'entre les doigts, clac!

Ça ne m'a fait aucun mal. J'ai été seulement surpris. Le trajet du ressort a été court. Il est clair qu'elle avait fait cela sans malice ni intention de me toucher, et pourtant c'est ce que j'ai dit « Touché! », en souriant, et ça a donné le signal du rire des autres.

J'aurais pu le manquer. Passer au-dessus ou à côté. Ça les aurait fait rire pareil, mais il n'aurait pas pu dire « Touché! ».

J'ai eu pitié. Je me suis baissé pour chercher le ressort, je l'ai trouvé sous ma chaise et, quand je le lui ai tendu, elle a eu un tel regard de détresse que j'ai regretté d'avoir dit ça, pourquoi je l'ai dit?

Pourquoi a-t-il dit « Touché! »? Ça ne lui a fait aucun mal. Il a été seulement surpris parce que le trajet du ressort a été court, et il a bien vu que j'étais la première ennuyée de l'avoir touché. Alors pourquoi? Est-ce qu'il a voulu dire que je l'avais touché *avant* et avec autre chose que cette putain de pointe Bic?

Je crois que je l'ai dit sans réfléchir. Je l'ai dit pour plaisanter. J'ai dit « Touché! » pour masquer ma surprise. Je l'ai dit

en réaction, sur-le-champ, sans penser au double sens que ça pouvait avoir pour la jeune femme à laquelle je l'adressais. Je crois...

Je ne dis pas pour un autre prof que Bélard, mais quand quelqu'un comme Bélard dit « Touché! », on ne peut pas évacuer totalement l'idée qu'il l'a dit pour que j'entende qu'il avait été touché par moi bien avant ce jour. Et plus que le rire des autres (j'en aurais fait autant à leur place), c'est ça qui m'a bouleversée dans le « Touché! », l'hypothèse de ça, qu'elle puisse être vraie...

Je crois, mais je n'en suis pas sûr. J'en suis de moins en moins sûr. Quand j'ai vu l'effet sur elle de mon « Touché! », je me suis demandé pourquoi cet émoi me faisait tellement plaisir. Et même sans répondre à cette question, il suffisait que cet émoi m'ait fait plaisir pour que je sois certain que, d'une manière ou d'une autre, c'est ce que j'avais cherché à provoquer par ce « Touché! ».

Parce qu'un type comme Bélard, qui parle d'inconscient comme s'il était à tu et à toi avec le sien, il ne dit pas « Touché! » sans y penser. Et s'il l'a dit sans y penser, à supposer que ça lui ait échappé, c'est encore pire! Mon Dieu, c'est si évident... Soit il a voulu me faire savoir que je le touchais, soit c'est un lapsus, et il a un désir profond que je le sache. Et à présent, comme il n'a pas manqué d'entendre son lapsus, il le sait aussi pertinemment. Et moi, avec mon acte manqué, je lui ai ouvert la porte. Je lui ai dit mon désir de le toucher la première.

Je pourrais être son père. Son grand-père? Non, quand même pas son grand-père... Peut-être que si. Quel âge a-t-elle? (Il faudra que je vérifie.)

COULÉ!

Ils sont à quelques enjambées l'un de l'autre. S'ils les accomplissaient ensemble, ils se rejoindraient avant que les mots de la pensée de se joindre ne se soient mis en ordre pour en formuler le désir à voix haute.

Ils le sentent. Ils sentent à la fois l'oubli des autres qui les gagne, le relief gênant de la situation si elle se prolonge, et qu'il est temps de rompre, de rompre maintenant.

Peut-être parce qu'elle est d'un bois plus tendre, moins coutumière que Bélard à la joute du face-à-face silencieux, la jeune femme rompt la première. Elle recule en traînant les pieds pour protéger le côté pile et, ne le quittant pas des yeux, comme une qui veut briser sans déchoir, elle pointe le doigt vers lui.

« Coulé! » lance-t-elle.

Elle le fait comme une amazone d'antan sa javeline. Elle ne sait pas très bien ce qu'elle lance, ni ce qu'elle vise, ni ce qu'elle défend au juste, ni la sorte de blessure qu'elle peut infliger. Elle le fait par jeu, par association, bêtement. Tu m'as touchée avec ton Touché! eh bien à mon tour je te coule! Elle le fait pour tenter d'annuler le toucher, dont elle

est heureuse pourtant, dont elle ne souhaite pas du tout chasser le sentiment d'élection qu'il lui procure depuis hier soir. C'est bête.

C'est bête parce que c'est à double sens comme le Touché! de Bélard.

Elle prend soudain conscience que son « coulé! » peut aussi bien s'entendre au féminin. Du coup, elle s'alarme. Et si Bélard, avec cette oreille bien à lui, l'entendait : Vous m'avez touchée, je mouille?

La honte, remplaçant l'ardeur, monte aux joues de la jeune femme.

Une nouvelle fois il lui faut rompre. Deux fois de suite, c'est fatigant.

Tournant le dos, elle se lance, à petites foulées, à la poursuite du groupe qui s'effiloche.

Bélard est resté figé au même endroit.

On le dirait frappé. C'est qu'il l'est.

Hier, avec son Touché! il était nu mais, dedans, il se sentait fort. Aujourd'hui, c'est comme si ce dedans où il était nu, on l'avait jeté dehors sans prévenir.

Le nom, qu'il cherchait en vain depuis tout à l'heure, lui revient alors tel un soufflet. Loïse.

Loïse Hesse.

Quant à Loïse, elle se le demande pour la deuxième fois en vingt-quatre heures. Quel âge peut bien avoir Bélard?

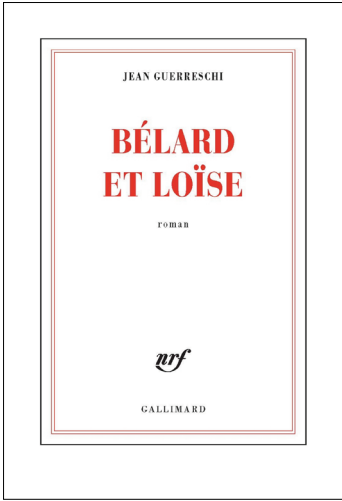
Bélarde a soixante-deux ans.

Dans trois ans au plus à compter de l'année universitaire qui commence, il quittera l'université. À moins d'un accident cardiaque ou vasculaire, d'une grande fatigue ou de signes inquiétants de sénilité, il n'aura pas à le choisir. Il sera atteint par la limite d'âge. Encore pourra-t-il, s'il le demande, bénéficier d'un report de la limite ordinaire. Et s'il part, ce sera avec la prérogative, qui n'est celle que de quelques-uns au sein du collège des professeurs, de conserver son titre auquel est associé le label flatteur d'émérite. Tandis que certains se lamenteront demain de la perte de leur splendeur passée – dont l'exercice par excellence est la participation au jury de soutenance de thèse –, lui demeurera habilité, en quelque sorte à vie, vu son âge, à revenir dans le giron de la docte assemblée aussi longtemps que le dernier de ses thésards n'aura pas jugé bon de soutenir. Comme il en a déjà une bonne demi-douzaine sous sa houlette, et qu'il en prendra peut-être trois ou quatre encore cette année, il n'est pas près d'en voir le bout. D'autant que les reports de soutenance sont monnaie courante chez ceux qu'il dirige, en général peu

*Composé et achevé d'imprimer
par CPI Firmin Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, le 1^{er} juin 2010
Dépôt légal : juin 2010
Numéro d'imprimeur : 99765*

ISBN 978-2-07-013029-0/Imprimé en France

176901



Bélarð et Loïse

Jean Guerreschi

Cette édition électronique du livre *Bélarð et Loïse*
de *Jean Guerreschi*
a été réalisée le 22/06/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en le 1^{er} juin 2010 par l'imprimerie CPI Firmin Didot
(ISBN : 9782070130290)
Code Sodis : N44803 - ISBN : 9782072413742
Numéro d'édition : 176901